Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 41

Artikel: Le feuilleton : Poulard et Mottu : (croquis lausannois) : (suite)
Autor: Sami
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-216715

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE DÉPART DES MAYENS

Croquis valaisan.

LA fin des vacances approche; les grandes chaleurs sont tombées; la montagne s'estompe doucement des premières brumes roses d'automne, et là-bas, dans la plaine, les préparatifs des vendanges vont commencer; il faut partir.

« J'aime à m'en aller, — disait ce pauvre Buet, — parce que le départ est le commencement du retour. » C'est peut-être la meilleure consolation au chagrin de ce départ attristant de lieux si beaux et si chers qu'on voudrait, comme dans *Mignon,* y vivre et mourir. Mais...

Hélas ! il faut partir.
Quitter tout ce qu'on aime,
Sans avoir au cœur même
L'espoir du revenir !

La dégringolade est navrante. Les visages ont beau être roses et joufflus par l'effet merveilleux de l'alpestre nature; le rayon d'or de la joie, qui met une auréole à tous les fronts, est resté là-haut, sous les vieux sapins aromatiques, sous l'humble toit du chalet rustique, dans les sentiers parfumés de fougères, le long des bisses ombreux, dans le délicieux silence des clairières.

La *descente,* c'est le souci domestique réapparu, c'est le lourd tribut de la ville à supporter de longs mois durant, la toilette obligatoire, les visites de convenance, les soirées maussades, tout l'effrayant cortège enfin des mondanités déprimantes du *bon genre,* de la *bonne société.*

Ah ! pour les cœurs bien nés, que de sourdes angoisses devant tant de pénibles prévisions !

Tandis que là-haut, dans la vie simple du Mayen, que de douce paix, que de franche gaieté, que de joyeuse désinvolture :

Avoir pour lavabo
L'eau fraîche d'un ruisseau,
Se voir dans l'onde pure
D'un « bisse » qui murmure !...

Là-haut plus d'amères divergences, tout le monde est ami; les réunions intimes ne sont plus d'insipides commérages, mais d'affectueux rendez-vous, où tout le monde se donne, se prodigue, s'abandonne.

Les collets-montés se sont rabattus, les gibus ont fait place à de démocratiques bérets; les souliers jaunes ont cédé le pas au soulier montagnard, large et hygiénique, et si par-ci par-là quelque dandy en frac ou quelque miss en jupon rose profilent leurs élégantes silhouettes sur la tendre verdure des prés, leur présence insolite en ces lieux donne immédiatement au paysage l'aspect d'un décor d'opéra-comique.

Là-bas, c'est l'énervant asphalte de la rue, la grise uniformité des murailles, l'exiguïté de la chaussée, le contact forcé, les coups de chapeau automatiques sempiternels, la buée des égouts, le miasme des bureaux, la tristesse du logis, le spleen.

Aussi cette descente des Mayens est-elle autant douloureuse que symptomatique. Elle montre clairement que l'homme est fait pour vivre libre dans la libre nature, que le soleil et le grand air sont plus précieux que tous les autres biens de la terre; que la simplicité des mœurs s'accommode mieux à sa nature que le régime énervant introduit par une civilisation maladive; que le cœur et l'âme ont besoin, pour vivre heureux, d'une vie plus naturelle du corps, d'une pénétration plus saine des sens, de ce puissant et généreux *Idéal* qui, pareil à un ange invisible, allume un rayon d'or à chaque branche, dépose une goutte de rosée sur chaque brin de mousse, sème les rochers d'éblouissantes fleurs, et fait retentir, dans le doux mystère des bois, ces troublantes symphonies des cloches et des zéphyrs qui étreignent si mélancoliquement le cœur et l'âme du poète : *le Génie de la Montagne.*

..... Par les sentiers battus enfouis sous les taillis à peine jaunissants, les caravanes dégringolent vers les bas-fonds, avec une sorte de stupeur. Chaque buisson qui défile est un nouveau crève-cœur; plus l'horizon se rétrécit et plus devient obsédante la nostalgie des hauts sommets. La plaine apparaît; elle est là dans toute sa prosaïque fadeur, ses vergers monotones, ses jardins étriqués, ses routes poudreuses, ses maisons entassées, ses noires fumées, ses brouillards, ses âcres vapeurs, ses gens affairés et effarés, tout son morne défilé de mortels souffreteux et de décevantes choses.

Et quand les derniers chalets ont disparu derrière les derniers replis de la colline, quand le pied des mulets résonne sur le sol poussiéreux de la grand'route, quand, dans un dernier regard de tristesse et d'adieu, les Mayens apparaissent lointains, dans les régions vertes et ensoleillées, c'est le cœur saignant et l'œil voilé que les pauvres caravanes font leur entrée dans la ville, semblables à de malheureux prisonniers emmenés en captivité; car, pour eux, les Mayens, c'était la liberté; le chalet, c'était le vrai foyer, la montagne, le vrai monde, l'idéale vie, dont les meilleurs lambeaux ont choisi pour asile les recoins bénis des grands bois, baignés du cristal des sources, ensevelis sous des flots de verdure, tout imprégnés des balsamiques senteurs des mélèzes, inviolables refuges où, dans une extatique rêverie, tant de cuisantes plaies se sont cicatrisées, tant de doux pleurs ont coulé, tant de consolantes pensées sont écloses pour monter vers les dernières hauteurs, vers l'infini des cieux et planer enfin par delà les plus hautes cîmes de la plus grande de toutes les natures : le Ciel ! *Solandieu.*

POULARD ET MOTTU

(Croquis lausannois.)

II

L'HOMME SUR LE CHEMIN

(Suite.)

Malgré cette assurance, Poulard demeurait méfiant. Cet individu n'était pas comme les autres qu'on rencontre dans certaines auberges ou à l'asile de nuit. Il n'avait rien de l'obséquiosité insolente des individus qui, sous prétexte de chercher l'« oufrache », tirent les sonnettes de maison en maison. Ses vêtements, élimés par endroits, mais propres, et dans lesquels il semblait à l'aise, convenaient parfaitement à sa mesure; ça se voyait. Personne, après les avoir portés, ne les lui avait jetés par l'entre-bâillement d'une porte aussitôt refermée. Ses gros souliers ferrés ne prenaient pas l'eau, et son large feutre noir, devenu roux sous les averses et les ensoleillées, lui seyait absolument. Avec ça une physionomie peu ordinaire, des traits durs, un nez volontaire, un teint bronzé, une barbe grise, en collier, comme un vieux loup de mer anglais; pas de moustaches, des cheveux tombant sur le cou en petites boucles blanches, et des yeux bleus, dont le regard autoritaire gênait singulièrement de pauvres épaves comme Poulard et Mottu. Lorsque cet homme avait dit : « Marche », Poulard avait marché, sentant qu'il ne pourrait désobéir, et Mottu, un peu inquiet, se faisait tout petit.

— C'est pas un bon, pensait-il. Non, c'est pas un bon. Il a des yeux de gendarme.

Mais, néanmoins, Mottu suivait Poulard, par habitude, et aussi alléché par la perspective d'un verre à boire. Ils allaient derrière l'homme, timidement, dans son ombre, une grande ombre, car l'homme était de haute taille.

* * *

— Alors, c'est la purée, quoi ?

Assis sous une tonnelle, ils boivent en bavardant.

— Pas un radis, hein ?

Poulard, qui trouve ce sans-gêne un peu humiliant, s'efforce à expliquer. Ils ne sont pas sans rien. Ils ont bien quelques sous, mais...

L'autre interrompt :

— Oui, oui, connu. De l'argent à la banque, pas vrai ? Des capitaux à placer ? Des coupons à toucher.

Et il rit si fort que Poulard comprend l'inanité de ses histoires. Et puis, ces mots « capitaux », « coupons », dont il ne savait pas très bien le sens, lui inspirent un certain respect pour cet individu. Il n'ose le tutoyer — pour un peu il lui dirait : monsieur — et c'est timidement qu'il raconte la mauvaise matinée, l'impossibilité d'implorer les passants, la crainte de ce gendarme si curieux, etc., etc.

— Alors, demanda l'homme, le pays n'est pas bon ?

— Que si, seulement, vous comprenez : nous autres... on est trop connus. Faut se veiller. Vous qui n'êtes pas d'ici, ça vous réussirait mieux...

En veine de confidences et aussi par gloriole, pour se montrer au courant, Poulard renseigna, indiquant les bonnes maisons, les bonnes gens, ceux qui donnent de l'argent, ceux qui donnent des habits, ceux qui donnent à manger. Il savait tout ça, l'ayant pratiqué depuis longtemps. D'ailleurs, en cas d'oubli, Mottu était là pour suppléer.

— Et, tenez, dit Poulard, vous voyez bien cette petite maison grise, avec des volets bruns, là-bas, au bord de la route, avec une treille... Oui, à gauche de la villa rose... C'est ça... Eh ! bien, là, il y a de braves dames. Pas, Mottu ? La mère, la demoiselle et la servante. On n'a qu'à passer, c'est toujours quelque chose à boulotter et puis vingt ou cinquante centimes. Et, pourtant, on dit qu'elles ne sont pas riches, les dames Bartout...

L'homme fronça les sourcils, répétant :

— Bartout ?...

— Oui, Bartout. Vous les connaissez ?

— Comment les connaîtrais-je ?

— C'est juste, vous n'êtes pas du patelin.

— Seulement, j'ai rencontré autrefois un client de ce nom-là.

— Sur le trimard ?

Pour ne pas répondre clairement, l'homme dit :

— A l'étranger.

— Alors, ce pourrait bien être le mari de la dame, parce qu'on raconte comme ça que le monsieur a lâché sa bourgeoise, y a pas mal de temps. La demoiselle était toute gosse. On ne sait pas ce qu'il est devenu. En tous cas, pas millionnaire. Les uns disent qu'il s'est fait pincer avec des faux-monnayeurs, par Paris...

— Il est mort, affirma le voyageur.

Ces trois mots furent articulés si durement que Poulard, un peu effrayé, se tut. Mais, l'homme demanda :

— Et vous dites que ces dames sont bonnes ?

— Du tout bon monde. Qu'en dis-tu, Mottu ?

— Pour sûr.

Depuis qu'on lui avait indiqué la maison grise aux volets bruns, l'homme ne la quittait pas des yeux.

— Si je savais, murmura-t-il, j'essayerais.

Poulard, toujours averti, objecta :

— Le mercredi et le samedi, la demoiselle est seule. La mère fait son marché à Lausanne avec la servante.

(A suivre.) SAMI DE PULLY.

Royal Biograph. — Le nouveau programme de cette semaine est un véritable gala : Georges Carpentier, le sympathique boxeur français que le public pourra également admirer comme artiste dans « L'Homme merveilleux », un grand film mondain, sportif et dramatique en 4 actes. Après avoir vu Georges Carpentier sur les planches, nous le verrons sur le ring dans son grand combat de boxe contre Dempsey. Malgré l'importance du programme, prix ordinaire des places. Dimanche 9 octobre, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD
Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs .. ..

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.